

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

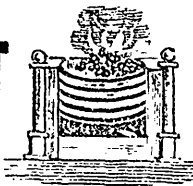
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



## SOMMAIRE DES MATIERES.

LE SECRET DE LA CONFESSION. (Suite et fin) ;  
LE COLPORTEUR ; LES MAURESQUES.

## LE SECRET DE LA CONFESSION.

[FIN.]

IX.

## UNE CONFESSION.

Il fait nuit, il fait froid et la lune s'incline lentement derrière l'une des deux tours quadrangulaires placées en sentinelle de chaque côté de l'église épiscopale de Saint-Flour. Cinq heures viennent de sonner à l'évêché. D'où vient que déjà apparaissent, grimant d'étage en étage aux vitres des croisées, toutes ces lumières, semblables aux feux follets qu'on voit parfois dans les échaudes nuits d'été s'allumer sur les tombes des cimetières ? D'où vient qu'en dépit du givre glacé et de l'air pénétrant du matin, tant de fenêtres s'entr'ouvrent et laissent apercevoir toutes ces figures où domine l'expression de la curiosité ? La ville noire est bien lumineuse et bien matinale aujourd'hui, et l'on dirait, à entendre ces bruits sourds qui sortent de ses entrailles, que le volcan éteint sur lequel elle est assise va se réveiller. Voilà les cloches qui entrent en branle et font entendre un glas lugubre ; voilà les portes qui s'ouvrent avec fracas ; voilà les clameurs populaires qui s'élèvent. C'est l'heure fixée pour le supplice d'André Raynal.

Quelques soins qu'aient pris les magistrats pour donner à l'exécution comme au procès de ce prêtre un caractère presque clandestin, ils n'ont pu y parvenir. Il y a de ces spectacles qui ont pour la multitude un tel attrait qu'on pourrait dire que, comme les animaux carnassiers, elle les sent. Déjà la place du marché, sur laquelle le supplice doit avoir lieu, est encombrée, et le condamné s'avance nu pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'une longue chemise de toile jaune et tenant un cierge à la main. En même temps l'huissier de la chambre criminelle du bailliage de Saint-Flour, marchant en tête du cortège, sa baguette noire à la main, fait retentir la sinistre formule : « Celui qui vient après moi est André Raynal, ex-prêtre du diocèse de Saint-Flour, lequel va

« être mis à mort par le supplice de la roue, com-  
« me atteint et convaincu du crime d'homicide  
« sur la personne du très noble, très puissant et  
« très excellent seigneur Jean-Georges, baron de  
« Pradines. Priez Dieu pour le repos de l'âme  
« d'iceux ! »

André Raynal est pâle mais résigné. Affaibli par la torture il marche avec peine, et ses pieds nus laissent plus d'une fois une empreinte sanglante aux aspérités des laves sur lesquelles ils se posent douloureusement. Bien qu'il tienne ses yeux baissés, il semble les détourner par intervalles sur les assistants, comme si entre toutes ces physionomies avides de le contempler il en cherchait une qu'il ne saurait y rencontrer, et ses lèvres murmurent tout bas :

— Mon Dieu, vous qui êtes mort sur la croix pour expier nos péchés, mon Dieu, pensez-vous que j'aie suffisamment expié le mien ? Et pourtant, mon Dieu, je suis coupable encore, car je ne devrais penser qu'à vous.

Encore trois minutes peut-être, André Raynal aura cessé de vivre, et le chevalier de Fontane ne paraît pas encore ! Le père Nicoud avait-il donc raison en prophétisant que le chevalier n'arriverait pas à temps ? Mourir, dans certaines situations, c'est peu de chose ; mais mourir chargé des malédictions populaires, car elles n'ont point manqué au prêtre durant le cours de son procès, et jusqu'au pied de l'échafaud elles semblent le poursuivre encore ; mourir en laissant une mémoire flétrie, mourir du plus épouvantable supplice qu'eût pu enfanter l'imagination cruellement féconde de ceux qui nous ont précédés dans la vie, et mourir innocent, oh ! voilà ce qui est horrible !

Le condamné est arrivé à sa destination : quelques secondes à peine le séparent de l'éternité. Le grand vicaire du diocèse est là qui l'attend.

— André Raynal, s'écria-t-il, si vous consentez à dire la vérité et à vous déclarer coupable de meurtre pour lequel vous avez été condamné, je vien ici, au nom de monseigneur, vous apporter l'absolution, et lorsque vous serez sur la roue, le bourreau vous donnera le coup de grâce, afin de vous épargner les souffrances que vous allez endurer. André Raynal, persistez vous à vous dire innocent ?

A cet instant solennel toute la résolution du prêtre sembla l'abandonner et il jeta un œil épouvanté sur l'appareil hideux du supplice.

—Écoutez ! écoutez ! murmura la foule, le meurtrier va confesser son crime.

Tout à coup un cri s'éleva à l'extrémité de la place, un cri déchirant, un cri désespéré.

—Arrêtez ! arrêtez ! laissez-moi passer : c'est moi qui suis le meurtrier, c'est moi qui ai tué le baron de Pradias !

Et en même temps le chevalier de Fontane, épuisé, hors d'haleine, se fait jour à travers les rangs de la foule stupéfaite et vient tomber aux pieds du condamné. Alors un grand tumulte éclate sur la place ; ce même peuple qui tout à l'heure poursuivait André Raynal de ses sourdes imprécations s'élançe et renverse l'appareil du supplice ; vingt bras saisissent le condamné ; on le porte en triomphe, on lui baise les mains ; celui-ci lui jette sa coubertie sur les épaules, car il tremble de froid ; celui-là lui offre du vin pour le ranimer ; une mère veut qu'il touche son nouveau né, c'est un saint, c'est un martyr !

Pendant ce temps on avait couru en toute hâte prévenir le lieutenant criminel, et le chevalier de Fontane avait été écroué dans la prison du bailliage.

Quand cette nouvelle retentit dans la province, rien ne saurrit donner une idée de l'agitation qu'elle y excita ; ce fut au tour de la noblesse de se montrer conternée comme l'avait été l'église. Le crime de M. de Fontane, crime inexplicable, rejaillissait sur elle et faisait tache sur les nombreux blasons auxquels il était allié.

Chacun s'interrogeait sur les motifs qui avaient pu le porter à une action aussi lâche et aussi indigne d'un gentilhomme ; mais ces motifs étaient un mystère, car le chevalier avait demandé et obtenu de ne les faire connaître que le jour du jugement. Ainsi, lorsque ce jour fut venu, la salle du bailliage était elle remplie de toute la noblesse des environs, avide de connaître les détails de ce grand procès. Après que toutes les formalités préalables eurent été remplies, M. de Fontane se leva, un profond silence s'établit, et d'une voix pleine d'émotion, il laissa tomber les paroles suivantes :

—Dans les premiers temps de l'église, les chrétiens avaient coutume de s'accuser à haute voix de leurs fautes au milieu du temple. Je veux les imiter. J'ai fait ma confession à l'abbé Raynal, je la ferai cette fois devant tous, afin que le châtement soit plus éclatant et l'humiliation plus grande.

En prononçant ces derniers mots il s'agenouilla

et demeura dans cette attitude jusqu'à la fin de son récit.

—Mon Dieu, continua-t-il, seigneur mon Dieu, pardonnez-moi mon crime. J'aimais encore de toutes les forces de mon âme une jeune femme, un modèle de grâce et de beauté. Cette femme, je l'avais retrouvée, mais retrouvée pour la perdre. Dieu m'est témoin que j'ai suivi les préceptes des livres saints, j'avais, j'ai voulu fuir : je ne sais quelle fatalité m'a empêché d'exécuter cette résolution. Cependant, j'avais résolu fortement de quitter le château de Peyrelade dès que je serais en état de supporter la route, lorsqu'un jour mon valet, que j'avais envoyé devant moi pour prévenir Claudine, ma femme, de mon arrivée, revint et me dit qu'il avait vu le chirurgien, et que le mal dont elle était atteinte était une maladie de poitrine, maladie incurable. Je ne sais quelle vague espérance vint s'éveiller dans mon cœur : Claudine morte, rien ne s'opposait plus à mon nouveau mariage. Le premier qui le saurait le vieux curé de Thiezac m'avait promis le secret.

Cependant je savais par mon valet que mon absence inspirait des soupçons à Claudine. Je résolus de partir afin de détourner l'attention. Panonçai au château mon départ pour Saint-Flour, dont je suivis en effet le chemin ; mais parvenu au pied du plomb du Cantal, la route se bifurque, la gauche se dirige vers Saint-Flour, la droite va jusqu'à Aurillac, en suivant les bords de la Cère et n'est fréquentée que par les bergers. J'hésitai si je ne me rendrais pas directement à Thiezac. Plût à Dieu que je l'eusse fait. Mais je craignais d'éveiller les soupçons ; j'avais annoncé que j'allais à Saint-Flour, il fallait m'y faire voir ; j'y allai. J'y demurai le temps strictement nécessaire pour régler mes affaires et je partis. Mais comme il n'y a pas de chemin frayé pour se rendre de Saint-Flour à Thiezac, je fus obligé de faire un grand détour et d'aller gagner Aurillac. C'est alors que prévoyant bien que je ne pourrais être arrivé à Peyrelade pour le jour de la Toussaint, j'écrivis à Mme la comtesse.

Je couchai à Aurillac, et m'étant levé de grand matin je me dirigeai vers Thiezac par le chemin que j'avais suivi il y a neuf ans, chemin de sinistre mémoire. Déjà j'approchais de Thiezac, j'avais traversé Vic, le cœur me battait horriblement, je reconnaissais ce pont en ruine, j'entendais mugir la rivière. Cette fois pourtant le paysage était calme, point de vent, de la neige seulement. Comme j'allais descendre dans le vallon, je vis devant moi le vieux curé de Thiezac, qui venait de porter le saint chrême à un moribond. J'arrête mon cheval, le prêtre pousse un cri de surprise.

—Vous ici ! dit-il ; quelle heureuse rencontre ! J'ai vu, il y a deux heures, une personne qui m'a assuré que vous aviez succombé aux suites de votre blessure.

—Non, monsieur le curé, répondis-je, le corps se porte bien, grâce au ciel. Mais quelle est cette personne ?

—Elle m'a dit être votre ami.

Un ami ! m'écriai-je, déjà pris d'une sueur froide. Mais, de retour ici depuis peu, je n'ai pas eu le temps de nouer de nouveaux liens, et les anciens sont tous rompus.

Mon Dieu, monsieur le chevalier, reprit le vieux curé avec inquiétude, je crains d'avoir causé involontairement un grand malheur. La personne à laquelle j'ai eu affaire m'a appris que vous veniez d'hériter ; que dans cette circonstance il pouvait être avantageux d'assurer à votre veuve votre succession ; que vous lui aviez tout confié, et qu'il fallait immédiatement produire copie de votre acte de mariage afin d'établir les droits de votre veuve devant la justice. Sa famille est dans la misère, j'ai cru devoir laisser prendre la copie désirée.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avez-vous fait ? Et il y a une heure dites-vous ? qu'elle route a pris cet homme ?

—Celle du plomb du Cantal. Adieu, monsieur le curé, adieu !

Je lançai mon cheval. J'allais, j'allais toujours. La neige tombait et m'aveuglait, je ne voyais rien, je n'entendais rien. Cependant, parvenu dans un vallon, il me sembla entrevoir au sommet de la montagne opposée un cavalier. Je redoublai de vitesse ; mais il avait de l'avance sur moi. Soit qu'il m'eût aperçu, soit qu'il eût grande hâte d'arriver à son but, toujours il me précédait. J'étais découragé, mon cheval commençait à faiblir lorsque tout à coup la monture du cavalier qui me devançait s'arrête. La nuit venait ; mais elle n'était pas encore assez sombre pour qu'au fond d'une gorge je ne distinguasse pas bientôt celui que je poursuivais. C'était le baron de Pradines, qui voulait faire sauter à son cheval un ravin, et ne pouvait y réussir. Au bruit que je fis, il se retourna, et me regardant avec impertinence :

—Oh ! oh ! s'écria-t-il en ricanant, c'est vous, monsieur le chevalier de Fontane ? Pardieu, je bénis ma rencontre ; vous allez m'aider à faire sauter mon cheval. C'est un heureux hasard que celui qui nous réunit.

—Heureux en effet, m'écriai-je, monsieur le baron, puisqu'il me permet de vous demander compte de la déloyauté avec laquelle vous avez toujours agi contre moi. Nous sommes armés tous les deux. C'est un duel, un duel à outran-

ce, entendez-vous, que je viens vous demander.

Le baron sourit d'indifférence.

—Eh ! eh ! dit-il, la proposition est charmante ! Parce qu'à force de recherches je suis parvenu à découvrir un secret fort important, il faut... Ah ! chevalier, les chances ne sont pas égales en ce moment. Permettez-moi d'aller trouver ma sœur, et demain je serai tout à votre service. Il faut qu'elle vous connaisse. Que diable ! mon cher, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous rends service, je vous épargne le gibet. A ces cruelles paroles, je tressaillis.—Monsieur, lui dis-je, je vous somme de me rendre raison !—Allons donc, vous plaisantez. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de réserver la production de l'acte pour le dessert. Reculez un peu, chevalier, que je fasse sauter mon cheval.—Monsieur, lui dis-je en m'approchant de lui, écoutez, je sens que j'ai été coupable envers vous, que je n'aurais pas dû vous aborder ainsi ; je vous en supplie, rendez-moi l'acte que vous avez entre les mains, laissez-moi le déchirer. Je vous promets de renoncer à la main de votre sœur, de ne jamais me présenter devant elle. Monsieur, je vous en conjure ! épargnez-moi auprès de votre sœur. Que m'importe qu'on sache que j'ai épousé la fille d'un mé-tayer ! Ce n'est point le sentiment de cette mésalliance, croyez-le bien, qui dicte mes paroles. Si vous avez jamais aimé dans votre vie, épargnez-moi cet horrible supplice d'être méprisé par la femme qu'on aime.

Mais lui, toujours insultant :—Chevalier, répondit-il, vous parlez à merveille ; vous auriez pu remplacer l'acteur Baron, qui se fait vieux. Al-lons, écartez-vous un peu, que je continue ma route.

A ce moment je ne saurais vous dire ce qui se passa en moi : je vis cet homme publier insolemment devant toute la noblesse d'Auvergne mon déshonneur. Je me souvins de ses paroles à double sens lorsque nous nous étions quittés. La rage me saisit : "Monsieur le baron, lui dis-je avec emportement, vous ne passerez pas que vous ne m'ayez remis l'acte que vous avez en votre pouvoir ou que vous ne m'ayez tué.—Hé ! mon cher, reprit-il ironiquement, je veux que tout le monde vive, moi, et vous vivrez." En même temps il piqua son cheval. Je me tournai vers lui, je saisis mon pistolet dans la fonte de ma selle : "Tu ne passeras pas, te dis-je, ou tu te battras !—Je ne me battrais point, répliqua-t-il, et je passerai !" Et en même temps, comme je me jetais à la bride de son cheval pour l'arrêter, il me coupa le visage d'un coup du fouet de chasse qu'il tenait à la main, piqua violemment des deux, et s'élança en me jetant pour adieu les mots infâmes de lâche et de misérable ! Alors, que Dieu me pardonne ! Je ne sais quel vertige

s'empara de moi : je fis feu sur lui et il tomba raide mort ! Son cheval se cabra et franchit le précipice. Je m'élançai aussitôt sur le cadavre, et, entr'ouvrant les vêtements, j'en retirai cet acte qui venait d'être refusé à mes prières et à mes menaces, et le broyai entre mes dents. Je restai ensuite quelques minutes sur la place, muet, immobile, mes cheveux se dressant d'horreur sur ma tête. Bientôt les sons peu éloignés des cloches parvinrent à mon oreille : c'était l'angélus qui sonnait à la paroisse de Saint-Saturnin. Ces sons religieux produisirent sur moi un effet que je ne puis décrire. Je franchis à mon tour le ravin, et, m'abandonnant au mouvement de mon cheval, j'arrivai au bout de quelques minutes aux dernières maisons du village. Là j'attachai l'animal à un arbre et me dirigeai irrésistiblement vers l'église ; j'avais besoin de prier Dieu. La prière du salut était finie ; tout le monde était sorti ; le sacristain éteignait le dernier cierge. Je me prosternai sur les dalles à l'entrée du temple.

Comme je me relevais, un homme passa. C'était M. le curé de Saint-Saturnin, c'était le généreux abbé Raynal ; il me reconnut. L'expression de ma physionomie sembla l'épouvanter. — Qu'avez-vous ? monsieur le chevalier, me dit-il. — M. le curé, répondis je d'une voix étouffée, il faut que je vous parle à l'instant même. — Venez, venez, mon fils, reprit-il, je le vois bien, c'est au tribunal de la pénitence que nous devons nous rendre, c'est là que s'absolvent les fautes. Je le suivis, et quand ma confession fut achevée, il faisait nuit ; nous sortîmes à tâtons, M. le curé avait une clef d'une petite porte donnant sur le cimetière ; il l'ouvrit, nous en franchîmes la clôture et je retournai à Thiezac, déterminé à vivre, en pensant que Dieu aurait un jour pitié de mon repentir. Dieu m'a absous par la bouche de son digne ministre, mais la justice humaine ne saurait pardonner. Voilà ma confession, et, devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je la déclare franche, sincère et complète, demandant à tous ceux qui sont ici présents de prier Dieu pour moi.

Cette confession fût suivie d'une grande agitation. Chacun se regardait avec anxiété. Le chevalier intéressait. Néanmoins, il fut condamné. Il y avait lutte alors entre la noblesse et l'église. Le père Tellier avait écrit que ce serait souverainement déplaire au roi que d'acquitter le chevalier.

La veille du jour fixé pour l'exécution, il se passa dans la prison du bailliage de St-Flour une cérémonie accompagnée de scènes profondément touchantes. Mme de Peyrelade avait pensé que la condamnation du chevalier acquittait suffisamment ses devoirs de sœur l'amante, si long-

temps sacrifiée à des intérêts de famille, voulut avoir son heure dans une vie si constamment malheureuse ; elle voulut que, du moins, le chevalier mourût son époux. S'il faut en croire les mémoires du temps, le mariage se célébra tandis qu'on dressait l'échafaud. Les deux époux eussent désiré recevoir la bénédiction nuptiale de la bouche de l'abbé Raynal, mais il avait quitté St-Flour depuis quelques temps, et l'on ne savait ce qu'il était devenu. Un autre prêtre fut mandé. Les deux amants se préparaient pieusement à cette cérémonie suprême. Mais quelle fut leur surprise en voyant paraître l'abbé Raynal ! Selon l'usage, il demanda à adresser quelques paroles aux nouveaux époux, et tous deux attendirent avec recueillement. Il déplia alors un papier et lut ce qui suit :

“ Louis, par la grâce de Dieu, roi de France  
“ et de Navarre, sur le compte qui nous a été  
“ rendu du procès du très-noble chevalier de  
“ Fontane, condamné à mort par arrêt de la  
“ chambre criminelle du bailliage de St-Flour,  
“ accordons par ces présentes grâce pleine et  
“ entière à icelui. ”

L'abbé Raynal s'était rendu, à l'insu de tout le monde, auprès du père Tellier. Pressé d'indiquer la réparation qu'on lui devait pour la torture qu'il avait subie, il avait demandé pour toute faveur la grâce du chevalier. On n'avait pu lui la refuser. Tel avait été le généreux motif de son absence.

Les deux époux se jetèrent à ses pieds en fondant en larmes, et lui, les prenant chacun par une main, se prosterna entre eux devant l'autel.

Comme ils lui disaient dans l'élan de leur reconnaissance : — Soyez toujours notre soutien, notre guide, il hocha tristement la tête et répondit :

— Je ne le puis, je quitte aujourd'hui même ma paroisse.

— Où donc allez-vous, demanda la comtesse ?

— Au monastère de la Trappe, répondit-il. Puis il se pencha et dit tout bas : Je ne vous verai plus, je souffrirai moins, et peut-être, dans sa bonté, Dieu jugera-t-il que l'expiation est complète.

Ce fut là l'unique et suprême révélation du sentiment involontaire qui s'était glissé dans le cœur d'André Raynal. L'expiation accompagnait l'aveu.

Alexandre de LAVERGNE.

FIN.

## LE COLPORTEUR.

## I.

Au plus fort de l'insurrection qui désola la partie ouest de la France vers la fin du siècle dernier, on voyait à quelque distance des Herbiers au centre de cette province si célèbre du Bocage, un petit château que sa situation inabordable dans des gorges profondes, des forêts, des bruyères, avait préservé jusque-là des malheurs de la guerre civile. Cet humble manoir, qui était assez semblable du reste aux autres gentilhomnières qui couvraient alors la contrée, ne se composait que d'un corps de logis à deux étages et de deux tours dont les girouettes rouillées avaient peine à s'élever au-dessus des massifs d'arbres qui l'enveloppaient et le cachaient presque tout entier ; il appartenait alors à un hobereau appelé le marquis de la Fougeraie, qui avait trouvé moyen de conserver intacte l'habitation de ses pères, lorsque tant d'autres édifices de ce genre avaient été détruits et renversés dans le voisinage. Il est vrai que le marquis, suivant l'exemple de quelques autres nobles du Bocage, n'avait pas émigré, confiant dans la position inaccessible de son donjon et dans le dévoûment à toute épreuve des habitants du village qui en était une dépendance. On savait que tous se seraient fait tuer sans regret pour le défendre, et cet énergique attachement des anciens vassaux de La Fougeraie, le peu d'importance de cette habitation, avaient fait autant que la difficulté de ses abords et que la prudence du marquis pour en éloigner les dévastateurs.

M. de La Fougeraie, en effet, prenait bien une part active à la guerre de partisans qui se faisait continuellement dans le Bocage, car il eût cru manquer à ses préjugés et à ses devoirs de caste en abandonnant cette cause de la légitimité, qui était aussi la sienne et celle de ses amis, mais il n'avait eu garde de se mêler, bannière au vent, à cette troupe bizarre de gardes-chasse et de paysans, qui, sous les ordres de Clarrette, avait pris le titre d'*armée royale* et livrait des batailles rangées. Plus timide, il s'était mis, il est vrai, à la tête des habitants du village de La Fougeraie, mais il se contentait de se tenir sur la défensive contre les *bleus*, ou, si les besoins du parti exigeaient quelques coups de main, il avait soin que ces rares expéditions se fissent assez loin de son manoir, et alors il portait un de ces noms d'emprunt que tant d'autres chefs vendéens avaient pris pour dépister la police républicaine.

Cependant il est probable que, malgré toutes ces précautions, le ci-devant marquis n'eût pu échapper long-temps aux soupçons s'il n'avait eu, même dans le parti contraire, des protecteurs

puissants qui fermaient les yeux sur ses fautes et s'efforçaient de les laisser impunies. L'un de ces protecteurs n'était rien moins qu'un neveu du marquis, le jeune baron de La Fougeraie, ancien officier aux gardes, et qui, peut-être dans le but de sauver sa vie, avait accepté du service dans l'armée de la Convention. Les officiers expérimentés étaient rares à cette époque, et ils étaient l'une absolue nécessité pour l'instruction des jeunes recrues qui arrivaient sans cesse ; aussi, malgré son titre de ci-devant, le commandant Fougeraie avait-il acquis une grande importance parmi les bleus, et, quoiqu'il désavouât bien haut l'opinion aristocratique de son parent, bien que son parent manifestât pour lui, dans toutes les occasions, une haine véritable, on n'en disait pas moins que le jeune homme, par son crédit, avait préservé plusieurs fois son oncle d'une ruine complète. On ajoutait tout bas que s'il se compromettait si souvent au sujet de l'incorrigible marquis, c'était surtout dans le but de plaire à Mlle Amélie de la Fougeraie, fille unique du chef vendéen qu'il aimait depuis son enfance ; mais on ajoutait aussitôt que le ciel tomberait sur la terre avant que le vieil aristocrate consentit à donner sa fille à un sans-culotte, quels que fussent les services qu'il eût reçus de lui.

Le marquis était un homme fier, hautain, qui, n'ayant jamais quitté son petit manoir, n'avait pas été à même de juger par comparaison de l'humilité réelle de son nom et de sa fortune. Il n'avait accepté la suprématie d'aucun des officiers supérieurs de l'armée catholique royale ; il faisait la guerre pour son compte, quand et comme il l'entendait. Cependant il n'avait garde de rompre avec les chefs d'une insurrection, qui défendaient la même cause que lui ; ne voulant pas être leur subordonné, il s'était fait leur allié et leur ami. Pendant les cours loirs que cette guerre acharnée laissait à l'armée vendéenne, on donnait des fêtes à la Fougeraie. Plusieurs fois le marquis réunit secrètement chez lui les restes de cette noble se mutilée, errante et sans aile, qui, en désespoir de cause, s'était jetée dans la guerre civile. Barons et comtesses venaient au manoir, à pied, en costumes de paysans et de paysannes. Là on parlait avec douleur du passé et avec espérance de l'avenir ; on se parait de cocardes blanches, on distribuait des scapulaires aux gens qui faisaient sentinelle autour du château, on criait *Vive le roi quand même !* et ces conspirations au petit pied se terminaient d'ordinaire par d'excellents dîners pour chacun desquels le marquis dépensait un vingtième de ses revenus de l'année.

La reine de ces fêtes était la belle et gracieuse Amélie de la Fougeraie. Privée de bonne heure d'une mère dont elle avait été l'idole, Mlle

Amélie avait passé son enfance dans ce vieux château, sans autre compagnie que celle du marquis, qui avait dirigé lui-même son éducation. Son cousin qui, du temps de la royauté, était venu parfois passer ses congés de semestre au château, n'avait osé en franchir le seuil depuis qu'il s'était jeté dans le parti révolutionnaire, et la jeune fille, quoique douée d'un caractère gai, expansif et éminemment social, était arrivée à l'âge de vingt-deux ans sans savoir ce que c'était que le monde dans lequel elle était faite pour briller. Aussi fut-ce pour elle une époque de bonheur et de triomphe que celle où une partie de cette foule bryante échappa aux salons du faubourg Saint-Germain et de Versailles vint animer la solitude où elle était née. Oubliant les malheurs de la patrie, sans songer aux circonstances funestes qui avaient amené dans ce vieil édifice, au fond de la Vendée, tous ces malheureux restes d'une caste proscrite et persécutée, l'insouciant jeune fille n'osait en vouloir à cette révolution qui avait fait un séjour de plaisirs, d'enthousiasme et de bruit d'une habitation silencieuse où sa vie s'était écoulée jusque là si monotone et si triste.

Cependant, quelques mois avant le moment où commence cette histoire, cette phase brillante du château et de la famille de la Fougeraie semblait avoir cessé tout-à-fait. Sans qu'on en connût la véritable cause le vieux manoir était redevenu tout à coup plus solitaire que jamais ; plus de nobles et nombreux visiteurs chantant des airs royalistes le soir sur la terrasse du château ; plus de distributions de corcades blanches, de scapulaires et de bouteilles d'eau de vie aux paysans du village. Le marquis et sa fille ne sortaient plus et ne se montraient pas même le dimanche à la messe que disait furtivement, au coin d'un bois, un prêtre proscrit. Amélie n'allait plus comme autrefois visiter les malades dans les chaumières voisines et porter des secours aux malheureux ruinés par la guerre. Quand les paysans parvenaient à l'entrevoir à sa fenêtre, elle était toujours ne plus en plus pâle, comme si elle en proie à quelque douloureuse maladie ; ses yeux étaient cernés, rouges de larmes ; une maigreur effrayante avait remplacé sa fraîcheur d'autrefois.

La conduite du ci-devant marquis n'était pas moins étrange. Les seules personnes qui pussent pénétrer au château étaient quelques chefs de partisans qui relevaient immédiatement de lui et venaient apporter des nouvelles et demander des ordres. Il est vrai que l'arrivée de Lechelle à l'armée de la république dans la Vendée venait de donner à la guerre une activité nouvelle et que le parti royaliste n'avait pas trop de tous ses défenseurs pour faire face au danger, qui devenait

chaque jour plus pressant. Cependant c'eût été peut-être un motif de plus pour M. de la Fougeraie de commencer ces diversions hardies qui lui avaient donné une certaine importance dans le pays. Mais il semblait frappé d'impuissance et d'indifférence depuis l'époque dont nous parlons. Il était devenu presque invisible ; quelquefois seulement on le voyait rôder le soir autour du château, son fusil double sous le bras, regardant avec défiance tous ceux qu'il rencontrait, ne répondant à aucun des saluts qu'il recevait. Ses traits, comme ceux de sa fille, semblaient avoir été bouleversés par la maladie ou par quelque grand chagrin dont le secret avait été étouffé tout entier sous les murs du vieux manoir. Les domestiques eux-mêmes ne savaient rien ou du moins feignaient de ne rien savoir, et d'ailleurs, tel était le respect qui s'attachait dans le pays au nom de la Fougeraie, que les habitants du village, devant qu'il y avait là un mystère que voulait leur cacher leur seigneur n'osaient même désirer de le pénétrer.

Cet état de choses durait donc déjà depuis six mois environ lorsqu'un soir d'été, vers les quatre heures, une agitation extraordinaire se manifesta tout-à-coup dans le hameau de la Fougeraie, comme si une nouvelle importante venait de se répandre parmi les paysans. Ce village, bâti sur une hauteur que dominait pourtant le manoir seigneurial, avait cet aspect tout particulier qu'ont encore aujourd'hui les villages de la Vendée. Chaque habitation, isolée des autres, avec son toit bas et plat recouvert de tuiles bombées, était en partie cachée par les vignes et les herbes qui serpentaient le long des murailles et autour des fenêtres étroites et grillées. Une haie vive de groseillers sauvages et d'aubépine entourait les jardins derrière chaque maison, et un grand chêne étendait ses rameaux épais au-dessus de chacune d'elles, comme pour les cacher à la vue. Il en résultait que, de quelque côté que se portât le regard, il ne rencontrait qu'une verdure sombre sous laquelle il fallait de l'attention pour découvrir des habitations humaines. La végétation débordait partout sur les chaumières, et du point élevé où elles se trouvaient placées, on la voyait se répandre de tous côtés comme une mer de verdure jusqu'à l'extrémité de l'horizon, se déchirant à peine pour laisser passer çà et là un rocher aigu ou la flèche de quelque clocher paroissial.

Cependant en ce moment l'aspect solitaire que cette luxuriante végétation donnait au hameau avait disparu. Les habitants couvraient la petite place communale autour de laquelle étaient disposées les habitations et se parlaient à voix basse et avec chaleur en désignant le château qui s'élevait au bout de l'esplanade, comme si de là fut venu quelque ordre important qu'il fallait exécuter.

ter au plus tôt. Les hommes avec leurs culottes rayées, leurs vestes rondes, leurs larges chapeaux de dessous, desquels s'échappaient de longs cheveux noirs, étaient debout sur leurs portes, surmontées d'une croix grossièrement tracée à l'eau de chaux, et nettoyaient de vieux fusils depuis long-temps suspendus à la cheminée de leurs cabanes. Par ces portes entr'ouvertes on pouvait apercevoir ces intérieurs vendéens si caractérisés avec leurs grands lits de six pieds de haut, leurs bahuts et leurs armoires de cérисier poli, leurs bénitiers de faïence peinte et leurs images de saints. Quelques femmes aux coiffes de mouseline tombant sur les épaules, au fichu rouge coquettement drapé sur les épaules, au jupon rayé, aux petits sabots noirs, se mêlaient dans la foule et parlaient à voix basse, avec exaltation, comme pour exciter les maris à bien faire leur devoir. Tous semblaient se préparer énergiquement à quelque entreprise périlleuse où le fanatisme religieux avait sans doute une bonne part, car les conversations étaient souvent interrompues par des signes de croix.

Le personnage important de cette troupe était un paysan d'une cinquantaine d'années, à l'œil vif et alerte, à la tournure dégagée, pour lequel tous les autres semblaient avoir une grande déférence. Il n'avait pourtant rien qui le distinguât du commun de ses camarades qu'un petit chapelet de bois suspendu à son cou ; mais son air de supériorité, son ton péremptoire le faisaient promptement reconnaître pour un favori du marquis de La Fougeraie, le dieu du pays.

Le paysan était l'ancien sacristain de la paroisse, et le bruit courait que seul il partageait avec le marquis le secret de la retraite de l'ancien curé, dont il semblait avoir conservé toute l'influence sur les simples paysans. C'était à lui que le marquis avait confié la lieutenance de sa petite armée, et il est juste de dire que l'intelligence et l'aveuple dévouement de l'ex-sacristain avaient pleinement justifié le choix, l'humble dignité ecclésiastique dont il avait été décoré avant l'insurrection, inspirait un respect que sa bravoure personnelle n'avait pas démenti ; d'ailleurs il avait cette éloquence rustique et ferme qui en impose à des gens faibles et impressionnables, et on savait qu'il eût été dangereux de désobéir à monsieur le sacristain.

Cet homme, après avoir parcouru une à une toutes les maisons du village, adressant à chaque habitant une allocution particulière dont l'effet avait été les démonstrations hostiles dont nous avons parlé plus haut, se plaça au pied d'un des grands chênes qui se groupaient autour du communal et fit un signe comme pour appeler autour de lui les habitants du village. En un instant, presque tous furent près de lui, les uns avec leurs

fusils, d'autres avec de vieux sabres évidemment enlevés aux bleus dans quelque escarmouche ; d'autres enfin, armés seulement de faucilles et d'instruments de labourage. Les femmes et les enfants n'avaient sans doute pas osé approcher par respect et se tenaient à quelque distance, quoique leurs mines attentives prouvassent suffisamment que ce n'était pas la curiosité qui manquait.

Lorsque le sacristain se vit entouré de tous les hommes valides du hameau, il leva la main comme pour réclamer le silence ; puis, examinant tous les visages comme pour s'assurer qu'il n'y avait dans l'assemblée ni indiscrets ni traîtres, il ôta son large chapeau et dit d'une voix rude et accentuée :

—Gars de la Fougeraie, M. le marquis vous fait savoir que vous soyez tous prêts à partir une heure après l'angelus. Tenez-vous en état de grâce et dites votre chapelet, parce que le bon Dieu et Notre-Dame d'Auray sont en colère contre vous. S'il y en a qui soient tués par les bleus, M. le curé m'a dit qu'il leur donnait l'absolution et qu'ils iraient dans le saint paradis ; s'il y en a qui trahissent, ils iront en enfer et ils brûleront avec les démons ; s'il y en a qui s'égaillent, avant qu'on le leur ait dit, ils auront affaire à moi... Vous me connaissez... C'est entendu. Une heure après l'angelus....

Et il rompit l'assemblée par un geste impérieux. Quelques-uns s'éloignèrent, mais d'autres plus curieux ou plus zélés voulurent questionner l'orateur.

—Sacristain, demanda l'un d'eux que la possession d'un véritable fusil de munition rendait plus important et plus hardi que les autres, savez-vous où nous devons ce soir faire la chasse aux bleus, au moins ?

—Qu'est-ce que ça te fait à toi ? répondit le chef en lui jetant un regard de travers ; est-ce que M. le marquis a des comptes à te rendre ?

Le malencontreux questionneur disparut dans la foule. Cependant un autre qui semblait être un gros bonnet de l'endroit, ne se découragea pas.

—Dites donc, cousin sacristain, dit-il d'un ton flatteur, est-ce que M. le marquis ne viendra pas avec nous, au moins ?

Sans doute un degré de parenté ou des égards particuliers faisaient un devoir au vendéen de répondre à celui-ci avec plus de politesse, car il répliqua en grimaçant un sourire :

—Si.

Le questionneur, tout fier de cette déférence qui était pour lui un véritable triomphe en présence de ses timides camarades, continua ses questions :



—Il n'est donc plus malade, M. le marquis ?

—Non.

—Et notre demoiselle, sa fille ?

Le sacristain, impatienté, lui tourna le dos, et dit en élevant son chapeau au dessus de sa tête, comme pour prendre congé :

—Gars de la Fougeraie, vive le roi, quand même, et M. le marquis !

—Vive le roi, quand même ! répétèrent quelques voix.

—Amen, ainsi soit-il, alleluia ! dit une voix railleuse derrière eux ; criez bien haut, personne ne peut vous entendre : la plaine est libre et les bleus sont bien loin.

Le sacristain se retourna vivement, et il se trouva face à face avec un étranger qui sortait d'un chemin creux, encaissé dans des haies touffues, au moyen duquel il avait pu s'avancer sans être vu jusqu'au centre du village.

Ce nouveau personnage avait à peu près le costume des paysans qui l'environnaient, mais au premier coup d'œil on reconnaissait en lui un de ces colporteurs entre les mains desquels était alors tout le commerce des provinces en insurrection. A cette époque où les communications avec les villes n'étaient ni faciles, ni sûres, nobles et paysans s'empressaient d'acheter à ces marchands ambulants qui, au péril de leur vie, couraient d'une bourgade à l'autre, à travers les armées ennemies. Celui qui venait d'apparaître si inopinément sur la place de la Fougeraie, était un homme de petite taille, mais trapu, robuste et à qui l'habitude de porter continuellement un énorme sac de peau de vache attaché sur les épaules par de solides courroies, avait légèrement dévié la taille ; sa figure rouge et hâlée par le soleil avait un caractère de force qui n'excluait pourtant ni l'intelligence ni la gaieté, ses yeux gris pétillaient de cette finesse particulière aux petits marchands dont les pratiques se composent exclusivement de campagnards madrés et durs à la desserre, et il semblait porter assez joyeusement son lourd fardeau sans autre appui que le bâton de néflier, renflé par le bout, qu'il tenait à la main.

Sans doute le colporteur était bien connu à la Fougeraie, car au moment où il parut tous les gens du village accoururent autour de lui avec des démonstrations de joie. Plusieurs même vinrent lui serrer la main ; les femmes surtout ne pouvaient modérer leurs transports.

—C'est M. Courtin de Nantes ! disait-on. Bonjour, monsieur Courtin. Vous boirez bien un coup, monsieur Courtin. De quel côté venez-vous ? On dit que les gars de Loroux Bottereau ont joliment frotté les bleus hier au soir. Apportez-vous des nouvelles, monsieur Courtin ?

Mais le colporteur, sans s'émouvoir de toutes ces questions, appuya sa balle sur un tonneau vide qui se trouvait devant une maison, essuya tranquillement son front couvert de sueur et répondit de ce ton habléur et criard qui appartient aux gens de sa profession :

—J'apporte des mouchoirs de Chollet, des bas de laine, des bas de coton, des rubans, des aiguilles, des épingles, articles parfaitement établis des premières fabriques de France, tout ce qui se fait de mieux, au plus juste prix...

Puis il ajouta de sa voix naturelle :

—Mais je ne puis m'arrêter ici que cinq minutes... le temps de boire un coup...

Une ménagère s'empressa de lui apporter un verre de vin qu'il avala avec d'extériorité.

—Eh bien ! eh bien ! est-ce que vous allez nous quitter ainsi, monsieur Courtin, demandèrent plusieurs voix.

—Moi, j'ai besoin de fil.

—Moi, de chapelet.

—Moi, de couteau.

J'ai tout cela, et à bon compte, répondit le colporteur en rechargeant lestement sa balle sur ses robustes épaules, mais à tout seigneur tout honneur ; il faut avant que j'aille au château... je reviendrai.

Ce mot de château produisit un effet magique sur tous les habitants de la Fougeraie. La foule si compacte un moment auparavant, s'ouvrit devant lui et les Vendéens répétèrent avec respect sans le retenir davantage :

—Oui, oui, c'est juste... Avant tout, il faut qu'il aille au château !

Le colporteur sourit amicalement à tout le monde, donna encore des poignés de main à tous ceux qui se trouvaient sur son passage et prit le chemin du château en repétant qu'il reviendrait. A peine eût-il fait quelque pas, que le sacristain, qui s'était tenu à l'écart pendant cette petite scène, dit aux paysans à voix basse :

Souvenez-vous bien, tous... une heure après l'Angelus... nous partirons.

Tous les auditeurs s'inclinèrent en signe d'assentiment, et alors le chef rejoignit le colporteur, qui déjà était sorti du village et s'avancait rapidement vers le manoir. En apercevant ce personnage, les traits de Courtin prirent une expression d'humeur. Cependant il se contraignit et dit avec un ton de franchise cordiale :

—Bonjour, sacristain, Dieu vous garde ! Allez-vous au château aussi !

Le Vendéen lui jeta un regard de défiance qui l'enveloppa tout entier. Cependant il répondit du même ton :

— Bonjour, monsieur Courtin ! vous voilà dans nos pays... C'est bien. D'où venez-vous donc ainsi ?

— Je viens de la *plaine*, Sacristain, si vous avez besoin de quelque chose, je me recommande à vous ; vous ne trouverez personne plus accommodant que moi. Des ci-eaux, des aiguilles, des bas, des bonnets, demandez, faites vous servir... Je vous ferai une forte remise, sacristain, parce que vous, je vous estime, je vous aime, sacristain, et je ne voudrais pas *écarter* un ami...

Mais le Vendéen était trop fin aussi pour ne pas s'apercevoir que le marchand désirait éluder la question.

— C'est bien, monsieur Courtin ; mais vous avez dû passer aujourd'hui par le château de Trézières, et je désirerais savoir :

— Et ne croyez pas, sacristain, reprit le colporteur en doublant le pas sans paraître avoir entendu la question de son compagnon de route, ne croyez pas que je m'en tienne à des protestations d'amitié avec vous... Comme vous m'avez plus d'une fois rendu service dans mon petit commerce avec les gars de La Fougeraie, j'ai voulu vous faire voir que je n'étais pas un ingrat, et j'ai là pour vous dans mon sac un petit cadeau dont vous serez content.

— Merci, monsieur Courtin ; mais sans doute vous avez vu à Trézières ce damné de jacobin de chevalier de Torcy ; est-il vrai qu'il ait reçu secrètement chez lui un officier bleu qui est chargé de faire une carte de notre pays ?..

— Savez-vous ce que je vous apporte, sacristain ? Une croix d'argent bénite par le pape et qui a la propriété de préserver des balles et des boulets... rien que ça.

— V-ai ! s'écria le sacristain que, malgré sa préoccupation, l'annonce d'un si pompeux cadeau avait comblé de joie. Est-il bien vrai, monsieur Courtin, que vous m'avez apporté une croix qui préserve des balles et des boulets ?

— Des balles, et même des balles enchantées par les sorciers, dit le marchand tout joyeux de voir le Vendéen prendre si bien le change. La croix est à, sacristain, et après ma visite au château au je promets de vous la donner ; mais...

— Mais qu'allez-vous faire au château ? interrompit le sacristain qui, le premier moment passé, revenait aux ordres secrets qu'il avait sans doute reçus, vous savez bien que M. le marquis ne veut pas qu'on approche.

— Aussi n'est-ce pas à lui que j'ai à parler, mais à la vieille Jeannette la gouvernante, qui m'a demandé des marchandises pressées pour mademoiselle.

— A la bonne heure ; cependant, si vous avez

passé à Trézières, vous pourriez nous dire... cet ingénieur républicain...

— Entrez-vous, sacristain ? demanda le marchand d'un air goguenard en s'arrêtant tout à coup.

Ils étaient en face même du petit manoir seigneurial dont la grille, solidement fermée, n'offrait qu'une espèce de guichet sur le côté pour pénétrer dans la cour. Une vieille femme était déjà debout devant ce guichet, prête à l'ouvrir, au moment où les deux compagnons parurent. Comme ils hésitaient tous les deux au moment de se quitter, elle cria au colporteur d'un ton amical :

— Allons ! allons ! Courtin, dépêchez-vous ! Mademoiselle vous a vu de sa fenêtre et elle vous attend avec impatience ! Apportez vous ce qu'elle vous a demandé ?

— Dans les premières qualités, mademoiselle Jeanne, vous allez voir ; mademoiselle sera contente, je vous en réponds.

Puis se retournant vers le Vendéen tout désappointé, et qui n'osait entrer sans en avoir reçu l'ordre, il dit avec un accent légèrement railleur :

— Au revoir, sacristain, je suis à vous tout-à-l'heure et je vous ferai mon cadeau.

Le sacristain, sans répondre, s'accoua contre la grille pour l'attendre, Courtin qui remarqua cette circonstance, fit une grimace de dépit ; mais sans s'occuper davantage de cet incident il il suivit Jeannette qui devait le conduire à l'appartement d'Amélie de la Fougeraie.

## II.

Après avoir traversé une petite cour où des plantes parasites saillaient de toutes parts entre les pavés mal joints, la conductrice ouvrit avec une clé de forme antique l'épaisse porte en chêne qui donnait accès dans le château et fit un signe pour engager le colporteur à la suivre. Tout avait autour de cet édifice un air de vétusté et de solitude qui resserrait l'âme ; aucun bruit ne se faisait entendre, excepté les chants de quelques hirondelles dont les nids étaient suspendus aux murailles, et, quand la porte se referma derrière Courtin, il ne put s'empêcher d'éprouver une espèce de serrement de cœur. Il voulut adresser quelques questions à la vieille gouvernante, mais elle posa un doigt sur sa bouche en murmurant :

— Silence ! monsieur le marquis pourrait vous entendre..

Ne comprenant rien au mystère de cette introduction, le marchand suivit son guide qui semblait marcher avec précaution pour éveiller le moins possible l'écho de cette vieille demeure. Au

silence qui régnait partout on eut cru la maison abandonnée. Ils suivaient un corridor sombre, triste et encombré de blés, de fruits. A droite et à gauche de cette espèce de galerie, étaient des portes conduisant aux divers appartements. A mesure que Jeannette passait devant une d'elles, elle faisait signe au marchand de redoubler de précautions pour ne pas être entendu.

Toutes ces précautions et toutes ces recommandations muettes furent pourtant inutiles, car au moment où Courtin et son guide allaient quitter la galerie pour gagner un petit escalier tournant, pratiqué dans l'une des tours, une porte surmontée d'un écusson armoiré s'ouvrit tout à et une voix sévère demanda à la gouvernante :

—Qui a osé introduire ici un étranger sans mon ordre ? Où allez-vous ?

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste, à la figure sèche et hautaine, au regard dur. Il semblait équipé comme pour un voyage ou pour une expédition militaire, l'épée au côté et des pistolets retenus à la ceinture par une écharpe blanche frangée d'or. Courtin, au premier coup-d'œil, reconnut le ci-devant marquis de la Fougeraie.

La gouvernante était devenue toute pâle et tremblante, comme si elle venait d'être prise en flagrant délit de désobéissance.

—Monsieur, murmura-t-elle avec effet, j'allais...

La terreur lui coupa la parole. Le colporteur qui avait beaucoup moins de raisons pour se laisser effrayer par les paroles sévères du marquis, eut pitié de sa conductrice et répondit pour elle avec assurance :

—Ma foi, monsieur, il n'y a pas grand mystère à tout ceci ! Comme vous voyez, je suis colporteur bien connu dans tout le pays et je vends à tout le monde ! Mademoiselle votre fille est une de mes meilleures pratiques, et elle a toujours le premier choix dans mes articles. Je puis dire que je la sers en conscience. Aujourd'hui je lui apporte des marchandises qu'elle m'a fait demander lors de ma dernière tournée. Si monsieur veut aussi m'honorer de sa confiance il pourra s'assurer par lui-même.

Le marquis examina un moment avec une sorte d'étonnement cet insouciant personnage qui ne semblait occupé que d'une pensée, celle de débiter sa marchandise, pour qui les guerres civiles, les troubles, la terreur, n'étaient que des occasions de vendre plus souvent et plus cher. Il sourit dédaigneusement.

—Je t'ai vu souvent sur mes terres, dit-il en le regardant fixement, et je ne sais pourquoi je me défie de toi. D'où viens-tu ?

—De Nantes, monsieur, ou plutôt de tous les villages de la contrée, car je m'arrête partout, moi je vends à tout le monde.

—Alors, reprit le marquis en se rapprochant, tu as dû trouver les bleus dans le voisinage de Montaignu, et tu peux dire...

—Les bleus ! je leur ai vendu du fil et des aiguilles pour repriser leurs uniformes, qui, je vous jure, monsieur, en ont grand besoin !

—Mais quels étaient leur position, leurs projets !

—Ma foi, monsieur, je me suis occupé de savoir si leurs assignats étaient de bon aloi ; mais pour ce qui est de leurs postes et de leurs projets...

—Pas même assez d'intelligence pour être espion ! dit le marquis en haussant les épaules.

Un sourire presque imperceptible parut sur les lèvres du colporteur, comme pour donner un démenti au noble seigneur sur le chapitre de l'intelligence. M. de la Fougeraie reprit d'un ton sec :

—Eh bien ! monsieur le marchand de Nantes, vous allez sortir sur-le-champ de chez moi et porter vos marchandises dans quelque autre endroit où l'on sera plus disposé à vous les acheter. Et que je ne vous voie plus sur mes terres, je vous en avertis, car il n'y ferait pas bon pour vous.

Puis se tournant vers la gouvernante qui était restée confuse et terrifiée à quelques pas :

—Et vous, reprit-il, allez dire à votre maîtresse qu'elle se repentira de m'avoir désobéi.

La pauvre femme s'enfuit tout épouvantée par le petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur, mais le colporteur resta immobile et regarda avec son imperturbable sang-froid le marquis qui était sur le point de rentrer dans son appartement.

—Eh bien, que fais-tu là ? reprit M. de la Fougeraie d'une voix tonnante. Ne t'ai-je pas déjà dit de sortir d'ici au plus vite ?

—C'est possible, monsieur, et pourtant je reste.

—Insolent !

—Il n'y a pas là d'insolence ; on m'a donné commission d'acheter, pour le compte de Mlle de la Fougeraie, des marchandises que j'ai là dans mon sac. J'apporte les articles demandés : si la qualité est mauvaise, qu'on me renvoie, sinon qu'on prenne et qu'on me paie. Je ne connais que ça !

—Misérable !

—Monsieur, entendons-nous, que diable ! Vous ne voudriez pas sans doute, vous qui êtes riche et noble, me faire tort des sommes que j'ai déboursées pour l'achat de la plus belle layette qui

ait jamais parlé un marlot dans tout le Bocage de la Vendée. Mademoiselle votre fille sera contente, je vous jure; et si vous voulez vous assurer par vous-même de la qualité. . . .

Il n'avait pas achevé ces paroles que le marquis se précipita sur lui avec violence, et le saisissant à la gorge il l'entraîna dans son appartement avec une force surlumaine.

—Malheureux! s'écria-t-il, qui t'a dit ce secret? qui t'a dit qu'il y avait un enfant nouveau-né dans cette maison? sais-tu qu'il y va de ma vie, de l'honneur de mon nom? Parle. . . mais parle donc. . . ou tu es mort!

Et arrachant un des pistolets de sa ceinture, il l'appuya sur le front du malheureux colporteur, qu'il avait renversé dans le premier moment de surprise.

Monsieur, par pitié. . . Je ne sais. . . ne me tuez pas. . . murmura Courtin en se débattant.

—Parle donc! qui t'a dit qu'on avait besoin de langes d'enfant dans ce château, qui t'a donné l'ordre. . .

—Jeannette la gouvernante. . .

—Quoi! elle t'a dit. . .

—Que Mlle de la Fougeraie devait être marraine d'un enfant dans une ferme voisine et qu'elle voulait faire cadeau aux parents de la layette et de la robe de baptême. . . Mais, par grâce, lâchez-moi un peu. . . vous m'étranglez. . .

Le marquis se redressa, laissa tomber son arme, et après avoir réfléchi quelques instants il se dit à lui-même avec désespoir:—Oh! je suis fou! il ne sait rien. . .

Courtin se releva lestement, saisit le pistolet qui était par terre et s'élança vers le marquis d'un air menaçant:

—A mon tour! s'écria-t-il avec énergie; monsieur, vous m'avez insulté, vous m'avez frappé. . . .

Le marquis le regarda sans terreur et sans colère.

—J'ai eu tort, monsieur répondit-il, et je vous en demande pardon; mais j'avais cru. . . . Oubliez mon emportement, monsieur; et, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, ne parlez à personne de ce qui vient d'arriver! . . . .

Ces paroles, ce ton suppliant, et plus que tout la profonde douleur qui se peignait sur les traits du marquis, désarmèrent le colporteur qui devint qu'une erreur promptement reconnue avait été la cause de cette soudaine et brutale agression. Le marquis semblait déjà l'avoir oublié et restait morne et pensif à quelques pas.

—Soit, n'en parlons plus, reprit Courtin d'un ton radouci; puisque vous faites des excuses, il

faut bien que je les accepte, quoique, par tous les diables! vous ayez le poignet solide.

Il se préparait, tout en grommelant, à recharger sa balle, qui, dans la lutte, était tombée sur le seuil de la porte, quand le marquis l'arrêta d'un geste:

—Eh bien! dit-il d'un ton singulier, montrez-moi. . . les marchandises que vous destinez à ma fille.

—Quoi! vous voulez. . . .

—Dépêchez-vous.

Courtin ne se fit pas prier: l'instinct de la défense une fois apaisé par les excuses du marquis, l'intérêt reprit le dessus. Il ouvrit donc sa balle et en exhiba toutes les richesses. Bientôt il en tira un trousseau complet d'enfant de la plus fine toile, garni de dentelles précieuses, et qu'il étala avec complaisance, vantant avec cette volubilité et cette gasconnade qui lui étaient ordinaires dans l'exercice de ses fonctions, la beauté de chaque étoffe, l'élégance et la richesse de chaque ornement. Le marquis, de son côté, examinait avec l'attention d'un véritable connaisseur chaque pièce du trousseau, passant de l'une à l'autre avec une patience merveilleuse. Tout à coup il interrompit par un cri aigu le colporteur en entr'ouvrant la riche robe de baptême qui formait la pièce la plus importante de la layette. M. de la Fougeraie venait de s'emparer d'un billet sans adresse et sans signature, qu'il lut avidement; puis il se jeta encore une fois sur le colporteur avec la même violence en s'écriant:

—Misérable! je savais bien que tu me trahissais!

Malheureusement pour le marquis, cette fois Courtin était sur ses gardes. Il se débarrassa de son étreinte par un effort vigoureux et se plaça à quelques pas, un pistolet à la main, tandis que le marquis s'était saisi de l'autre. Pendant une seconde ils s'ajustèrent mutuellement sans qu'aucun n'osât lâcher le premier la détente de l'arme meurtrière. . . . Dieu seul sait comment se fût terminée cette terrible scène, si dans ce moment une jeune fille, toute pâle, agitée, tremblante, ne se fût jetée entre les deux adversaires en s'écriant d'une voix déchirante:

—Arrêtez. . . de grâce! ne tuez pas mon père!

C'était Amélie de la Fougeraie.

Le colporteur, malgré la gravité des circonstances, qui réclamaient impérieusement toute son attention, jeta un regard sur cette pauvre jeune fille qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Des maux récents avaient fait sur elle de terribles ravages, car il fut un instant à reconnaître dans cette personne pâle, aux yeux caves, aux joues amaigries, la belle et joyeuse jeune fille qu'il avait vue

si souvent autrefois faire les honneurs du château à une société brillante. Telle fut la pitié qu'il éprouva pour elle qu'il surmonta tout-à-coup sa colère et sa défiance pour dire au marquis.

—Monsieur, nous pouvons traiter de puissance à puissance, nous sommes égaux en forces; expliquons nous sans voies de fait. Je répondrai à toutes vos questions avec la plus exacte vérité, sur tout ce que vous me demanderez. mais, à votre tour, soyez calme. et ayez pitié de cette pauvre demoiselle qui va mourir. . . .

Le marquis, sans faire attention à sa fille, replaça son arme à sa ceinture, comme pour reconnaître qu'il acceptait la trêve.

—Oh! oui. .oui. .parle; dis-moi la vérité! dis-moi qui je dois punir! dis-moi qui t'a poussé à me trahir et à défendre cette malheureuse créature contre son père déshonoré. .

—Monsieur, je ne comprends pas. .

—Mais ce billet! ce billet! hurla le marquis en froissant convulsivement le papier qu'il venait de lire, ce billet qui était caché dans cette robe destinée à ma fille, qui l'a placé là! qui t'a ordonné de la remettre à son adresse? parle. .mais parle donc! Sais-tu que pour savoir le nom de l'audacieux qui a écrit ce billet je donnerais ma fortune entière!

Le colporteur regardait le marquis avec de grands yeux étonnés, comme s'il ne comprenait pas bien la question qui venait de lui être faite. Mais au seul mot de billet Amélie se releva en disant à son père d'une voix suppliante:—Un billet pour moi! oh! monsieur. .monsieur, par pitié, daignez me permettre d'y jeter un regard. .

Le marquis la repoussa avec violence et elle alla tomber en sanglotant dans un fauteuil à l'autre bout de la chambre. Courtin, à peine revenu de son premier étonnement, répondit avec simplicité:

—Monsieur, je vous jure que j'ignore. .

—Ne me trompe pas, dit le marquis s'approchant de lui avec vivacité; tu sais tout. .

—Mais. .

—Tu sais tout. .j'en suis sûr. Je m'étais, au premier moment, laissé prendre à ton apparente simplicité; mais je suis certain maintenant que tu es l'agent du misérable qui a porté chez moi le déshonneur et la honte. .Eh bien! oui, ma fille, celle que tu vois là, celle qui autrefois faisait mon orgueil et ma joie, a trahi ses devoirs. .Elle a été séduite, elle a donné le jour à un enfant que je maudis comme je maudis le père. J'ai caché ce secret à toute la terre; mais cet enfant existe, il est ici. .tu le sais bien, toi, qui apportais des effets pour lui et qui avait placé ce billet de ma-

nière à ce qu'il ne pût tomber que dans les mains de ma coupable fille. .Mais ce que tu ignores, c'est qu'on ma caché le nom de l'infâme séducteur, c'est que mes prières et mes menaces depuis six mois ont été inutiles pour arracher à cette femme le nom du traître qui a porté le trouble dans cette maison. .Et ce nom, tu le sais, toi! c'est le nom de celui qui t'a remis ce billet, qui t'a ordonné de l'apporter ici. .Parle, parle vite! tu m'as promis la vérité. .

—Monsieur le marquis. .

—Oh! monsieur, s'écria la jeune fille en tombant aux genoux du colporteur, ne prononcez pas ce nom! . Il y va de la vie d'un homme!

—Silence! dit le père d'une voix terrible; ne faut-il pas que je connaisse le séducteur afin que je le force à vous rendre, l'honneur qu'il vous a ravi, à reconnaître cet odieux enfant dont la présence souille cette maison et peut faire découvrir tout ce mystère d'infamie. .Vous vous êtes donc abaissée bien bas?

—Mon père, je vous ai dit bien des fois que celui qui m'a rendue coupable était digne de vous et de moi, mais que des raisons impérieuses me forçaient à cacher son nom encore un peu de temps. .Bientôt peut-être. .

—Silence, encore une fois! Et toi continua-t-il en se retournant vers le colporteur, parle, parle vite. .ou sinon. .

Courtin, étourdi d'abord par cette scène violente au milieu de laquelle il se trouvait jeté au moment le plus inattendu, s'était remis pourtant, et il répondit au marquis avec l'accent de la vérité:

—Monsieur le marquis, vous ne croirez peut-être pas à la parole d'honneur d'un pauvre diable tel que moi; cependant je suis un honnête homme et je vous ai promis la vérité. .Eh bien! je prends Dieu à témoin que j'ignorais que j'étais porteur de ce billet, et que je ne puis encore comprendre comment il a été glissé dans mes marchandises. .Je ne sais absolument rien de ce que vous me demandez, je vous le jure.

Amélie respira bruyamment comme si le souffle eût manqué à sa poitrine avant la dénégation formelle que venait de prononcer le colporteur. M. de la Fougeraie, au contraire, examina avec une fixité presque magnétique les traits calmes et vulgaires du colporteur. Courtin soutint avec fermeté cet examen, qui sembla enfin éveiller un doute véritable dans l'esprit du marquis.

—Mais, monsieur, reprit le marchand en désignant la lettre, vous connaissez peut-être l'écriture! Un mot de cette lettre peut vous mettre sur la voie des découvertes, et. .

—Rien, rien, dit le marquis avec rage; des termes ambigus. .pas de date, pas de signature. .

de simples assurances qu'on veillera sur le sort de cette malheureuse, que des temps meilleurs viendront. Oh ! c'est à rendre fou ! Mais, continuait-il avec rapidité en s'adressant à Courtin, si quelqu'un peut mettre sur la voie des renseignements, c'est toi ; toi seul ! M'as-tu trompé en me disant que tu venais de Nantes ?

—Non.

—T'es-tu arrêté quelque part sur la route en venant ici ?

—A tous les châteaux, à toutes les chaumières.

—Mais tu ne peux avoir montré partout ce que tu devais vendre à ma fille !.

—Il est vrai ! dans deux endroits seulement.

—Le premier ?

—Chez mon ami Tout-en-Cuir, le chasseur de vipères, et un malheureux collibert à moitié idiot, qui demeure à quelques lieues d'ici.

—Après, après..

—Dans un autre endroit on m'a demandé si j'avais été chargé de commissions pour Mlle de la Fougeraie.

—Où cela ?

—A deux lieues d'ici.

—Le nom ! le nom, bourreau !

—Au château de Trézières.

Amélie poussa un cri de terreur.

—Mais, reprit le marquis d'une voix brève et saccadée, ceux qui t'ont interrogé étaient-ils nombreux ? les connaissais-tu ?

—Il n'y avait qu'une seule personne.

—Et c'était..

—M. de Torcy, chevalier de Malte.

—Un chevalier de Malte, s'écria le marquis en frappant du pied, il ne peut épouser ma fille ! je suis déshonoré à tout jamais.

Et il demeura comme frappé de la foudre. Amélie profita de ce moment d'accablement, saisit une main du colporteur, qui regardait avec étonnement l'effet de ses paroles, et la porta à ses lèvres brûlantes en murmurant à voix basse :

—Merci, merci, monsieur ! vous m'avez sauvée et toi aussi !

Courtin, de plus en plus étonné de ce qu'il entendait, allait l'interroger peut-être, lorsque le marquis, revenu de son accablement, se mit à se promener dans la chambre dans le plus terrible désespoir.

—Oui, c'est cela disait-il comme à lui-même ; je l'avais soupçonné ! Voilà donc pourquoi cette malheureuse n'osait m'apprendre le nom du su-

borneur ! Un chevalier de Malte ! un homme qui a prononcé des vœux solennels, qui ne peut lui rendre l'honneur après l'avoir séduite !. Mais je serai vengé ! oh ! oui ! par tous les démons de l'enfer je serai vengé !

—Monsieur dit la jeune fille d'une voix timide, prenez garde de vous tromper ! Je ne sais de qui est la lettre qui, dites-vous, m'était adressé, mais je sais bien que monsieur de Torcy..

—Osez-vous bien prononcer ce nom qui fait votre honte ! dit le marquis en la foudroyant du regard ; c'était donc là celui que vous aviez choisi au milieu des jeunes gens nobles et pleins d'honneur qui autrefois fréquentaient ma maison ! Un homme qui seul dans la foule peut-être n'a pas le pouvoir de vous donner son nom en place du mien que vous avez souillé ! Un homme qui, malgré la dignité qu'il occupe dans un ordre ecclésiastique, a fait récemment de son château un club pour tous les jacobins et les anarchistes du pays ! Un homme qui, m'a-t-on dit aujourd'hui même, a donné asile à un ingénieur républicain chargé de dresser la carte de notre malheureuse province, afin de faciliter les dévastations des bleus ! Mais patience ! patience ! la vengeance sera prompte et terrible, je le jure.

Tout en parlant le marquis se promenait dans la chambre avec agitation. Tout à coup il s'arrêta devant Courtin, qui attendait avec tranquillité l'issue de cette scène :

—Et toi, dit-il avec amertume et en croissant les bras sur sa poitrine, te voilà donc aussi maître de mon secret ? Tu connais donc à quel degré d'abaissement et de honte je suis tombé, et tu es sans doute bien fier, toi, colporteur, de pouvoir faire rougir un noble gentilhomme tel que moi ? Mais prends-y garde ! c'est un de ces secrets qu'on ne porte pas loin, vois-tu ! un de ces secrets qui tuent vite ! et il eût mieux valu pour toi ne pas le connaître !

Le marchand ramassa tranquillement ses marchandises éparées sur le plancher, et tout en préparant sa balle, il répondit avec un grand sangfroid :

—Ecoutez monsieur le marquis, des menaces ne m'y fient pas. Seulement, rapportez-vous-en à ma discrétion ; dans ma profession on voit à tous moments bien des choses qu'il faut garder pour soi ; sans cela on ferait battre des montagnes.. Mais fiez-vous en à ma parole ; je n'ai jamais trahi les secrets que j'ai pu surprendre et surtout ceux qu'on m'a confiés ; les vôtres ne sortiront jamais de ma bouche, quand on devrait me tuer.. Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il en passant les bras dans les bretelles de son sac comme pour partir, si vous n'avez rien de plus à me demander..

—Attends ! attends ! dit M. de la Fougeraie d'un air sombre, comme s'il réfléchissait à quelque sinistre projet dont la pensée venait de gémir dans son cerveau.

Le colporteur laissa retomber son sac avec résignation. Le marquis se promena encore dans la chambre avec une vivacité toujours croissante.

—Écoute, dit-il enfin, tu sais déjà mon secret ; j'aime mieux me fier à toi que de mettre dans ma confiance un autre étranger. Tu m'as l'air robuste ; pourra-tu te charger d'apporter au château de Torcy un fardeau assez léger ajouté à celui qui tu as déjà ?

—Ma balle n'est pas lourde ; j'ai beaucoup vendu aujourd'hui, et pourvu que le fardeau...

—Ce fardeau est un enfant nouveau-né !

—Que dites-vous, monsieur ! s'écria la jeune mère, qui retrouva toutes ses forces en ce moment et osa regarder son père face à face. Vous avez péché de mon enfant.

Sans l'écouter, M. de la Fougeraie continua en s'adressant au marchand :

—Tu apporteras cette misérable créature au château de Trozières, tu la remettras à ce... chevalier, et tu lui diras de ma part...

—Mais je ne veux pas qu'on me sépare de mon enfant, moi ! dit Amélie avec énergie ; vous pourrez me tuer, monsieur, mais vous ne m'enlèverez pas mon enfant...

—Aimez-vous mieux que je le tue, lui ?

—Lui mon pauvre fils ! dit la jeune femme avec épouvante en reculant d'un pas ; oh ! monsieur, vous ne serez pas assez cruel pour...

—Écoutez, dit le marquis, il faut que cet enfant disparaisse, afin que vous m'épargniez un crime ! Oh ! vous ne savez pas, vous, quelle haine il y a dans mon cœur pour ce fruit de déshonneur et de la trahison ! Je ne l'ai vu qu'une fois, et je ne sais quel pouvoir inconnu est venu me retenir au moment où j'allais l'écraser sans pitié entre mes deux mains !... et cependant je croyais encore que l'honneur pouvait vous être rendu, je croyais encore que cet enfant pourrait un jour nommer son père ! Maintenant que la honte doit être éternelle par lui et pour lui, je ne répons plus de contenir l'indignation qui débordera de mon cœur... Il le faut, madame, il le faut ! que cet enfant aille rejoindre son indigne père, et que le Ciel leur rende les maux qu'ils me font souffrir tous deux...

—Grâce ! grâce pour lui ! répéta la jeune fille en se traînant aux pieds de l'impitoyable gentilhomme.

—Jamais !... N'appellez pas sur vous la colère

que je ne fais en ce moment retomber que sur lui et sur son père.

Amélie se releva en chancelant, et dit d'une voix faible et souffrante :

—Et bien ! monsieur, puisqu'il le faut... puisque votre haine poursuit une faible et innocente créature qui n'a eu que le tort de naître, je consens à ce qu'on l'emporte loin d'ici... puisqu'il a tout à craindre de vous, qui pourriez m'avez tant aimé... Cet homme, que vous accusez d'être mon séducteur, n'est pas coupable du crime que vous lui reprochez, je vous le jure ! Mais, quel qu'il soit, il aura pitié d'un pauvre enfant innocent qu'une mère lui confie...

—Allez chercher cet enfant, dit le marquis d'une voix dure et impérieuse ; le temps presse...

—Encore quelques moments, mon père ?

—Aimez-vous mieux que j'y aille moi-même ? reprit le chef vendéen en faisant un mouvement comme pour sortir.

La pauvre femme poussa un gémissement en regardant le ciel, et bientôt elle reparut avec un enfant nouveau-né qu'elle arrosait de ses larmes. Le marquis voulut le lui arracher ; mais elle se détourna avec un de ces mouvements de honne qui sait trouver une mère lorsque'elle défend la vie de son enfant. Le marquis recula, effrayé lui-même du regard de sa fille.

Pendant cette longue scène, la nuit était presque venue. L'obscurité se répandait dans ce vaste appartement où tous les assistants gardaient un morne silence. M. de la Fougeraie, malgré son irrésistible colère, n'osait employer la violence pour arracher l'enfant des bras d'Amélie, et il restait sombre et muet en serrant les poings avec rage. Amélie couvrait son fils de larmes et de baisers, sans pouvoir s'en séparer.

Enfin, pourtant, le colporteur comprit à un geste convulsif du marquis qu'il était temps d'intervenir pour empêcher peut-être quelque grand malheur ; il s'approcha de la jeune mère avec respect et lui dit en adoucissant autant qu'il le pouvait sa voix naturellement un peu rude :

—Vous me connaissez bien peu, madame, et j'ai peu de titres à votre confiance. Cependant si la parole d'un honnête homme peut avoir du crédit sur vous, je vous dirai :—Confiez-moi cet enfant sans crainte ; sois que la personne à qui je dois l'apporter l'accepte comme sien, sois qu'elle l'abandonne, je vous jure de veiller sur lui et de le défendre au péril de ma vie... même contre son père. Confiez-le moi, vous-dis-je, et soyez sur que je vous le rendrai un jour...

Un éclat de joie brilla sur les traits d'Amélie.

—Oh ! je vous crois ! je vous crois ! s'écria-t-elle avec transport ; oh ! oui, cet air de franchise, ces paroles de bonté, ces larmes ne peu-

vent pas tromper... Je vous le confie... plus tard... son père et moi nous vous remercierons de ce que vous faites en ce moment. En attendant, monsieur, que Dieu vous récompense de votre pitié...

—Allons ! il faut partir ! dit le marquis avec détaché.

—Encore un baiser, monsieur ! répliqua la malheureuse Amélie en serrant son fils contre son cœur.

Le colporteur l'arracha presque de force de ses bras

—Tu vas te rendre au château de Trezières, dit l'impitoyable marquis, et tu remettras cet enfant à celui que je t'ai désigné. Prends garde, exécute toutes mes volontés... on te surveillera... et malheur à toi si tu t'éloignes d'un pas de la route la plus directe qui va d'ici à Trezières.

—Je ne crains rien, monsieur.

Le marquis ouvrit une fausse porte qui, à travers une petite cour, donnait sur la campagne sans qu'on eût à traverser le village ; le colporteur, avant de s'éloigner, éleva l'enfant au-dessus de sa tête en disant à Amélie :

—Je vous ai juré, madame, que je vous rendrais votre enfant sain et sauf ! je tiendrai ma parole ou je mourrai.

La pauvre femme n'entendit pas cette promesse, elle s'était évanouie au moment où Courtin avait fait un pas vers la porte en emportant son enfant.

[A CONTINUER.]

## LES MAURESQUES.

(Extrait d'un ouvrage inédit.)

..... Sans chercher à approfondir les motifs qui ont déterminé la prophétie à tolérer sinon à prescrire la polygamie parmi les sectateurs de sa religion, nous dirons qu'il est très-peu d'entre eux qui jouissent de ce privilège exorbitant et que les exceptions, si tant est qu'il y en ait, ne sauraient en aucun cas porter tort à la règle. En ce sens il convient de rabattre de cette poésie du harem, perpétuée de nos jours par le dévergondage verbeux des narrateurs.

Sans doute les demeures des pachas et des grands ont eu leur mystérieux gynécée ; mais la plus simple maison mauresque, par le fait seul de l'inviolabilité qui la protège, ne saurait constituer aux yeux de l'Européen un harem aussi impénétrable : or, c'est justement là l'erreur. Son imagination s'égare dans ce Capharnaüm de volupté ; il compatit sincèrement au sort de ravissantes captives arrachées de bonne heure à leur patrie, à leurs affections, à leur famille ; il se sent tout porté à braver le cimetière acéré de l'enuque (vieux style) pour les soustraire

aux inquiètes précautions dont il les croit entourées. Une Mauresque serait bien surprise et singulièrement flattée, pour peu qu'elle sût lire, de se voir le constant objet de croyances aussi fantastiques ; et l'Européen ne demeurerait pas moins confondu de l'énormité de son mécompte.

Je ne tiens pas essentiellement à dépoétiser ces existences de femmes ; je ne cherche qu'à la vérité, si rudement traitée de ce siècle, qu'il lui faille pour la découvrir prendre tout à rebours, inverser toute chose, reconnaître l'éternel causeur à celui qui vous dit : " Encore un mot, et j'ai fini ; " aussi bien qu'un usurier à celui qui répète : " Mon cher je ne tiens pas à l'argent. " Si cela continuait, un puits s'érigerait bientôt en colonne, et celle-ci se creuserait en puits à son tour.

Quoi qu'il en soit, si vous ne reculez pas devant la réalité prosaïque aussi insignifiante qu'un décor vu de près, interrogez nos Européens sur qui ne pèsent par les interdictions qui nous frappent, ou bien encore entrouvrez avec précaution cette porte ; blotissez-vous soigneusement dans le sombre et frais vestibule qui précède la cour de marbre où des flots de lumière vont éclairer la scène que vous désirez étudier. Silence ! surtout ; et, le cas échéant, que le gourdin et les coups de poing des négresses vous soient légers !

Vous aurez bientôt une idée de l'intérieur de la famille ; vous verrez comme quoi les Mauresques sont assez semblables à des femmes ; comme quoi elles rient, bavardent tout comme rient et causent nos dames, comme quoi elles sont aussi bonnes ménagères, aussi remarquablement exigeantes envers les domestiques, et également ennemies déclarées de la poussière et des maçons. Seulement vous serez frappé de la vivacité et de la multiplication de leurs gestes ; et bien que ne comprenant pas plus l'arabe qu'un orientaliste distingué, vous traduirez facilement leur pensée, assez nettement rendue par une pantomime expressive.

Si vous surprenez la Mauresque à l'heure de sa toilette, vous la verrez particulièrement soignée de ses cheveux et de sa coiffure, essentiellement préoccupée de ses yeux et du velouté de ses joues. Elle aura devant elle tout un arsenal de mouches, de pommade et de fard ; et, n'était la simplicité de la Psyché, qui sert à la fois de damier, de boîte à peigne et de miroir, on croirait, pour peu qu'on soit doué de bonne volonté, assister au lever d'une marquise de l'antique monarchie.

Bientôt l'heure du déjeuner l'appelle à d'autres soins ; elle effleure de ses doigts l'eau d'une aiguère en métal, qu'une négresse lui présente, et prend part à la collation, en compagnie de ses enfants, si elle a l'infirmité d'en avoir. Le repas est composé de mets fanatiquement épicés.



Quand les appétits sont suffisamment satisfaits, que la bouche est rincée, on va s'étendre ou s'accroquer sur des matelas garnis de couvertures de soie doublées et piquées. Puis le cercle des amies se forme; des musiciennes, habituées de la maison, l'égaient de leurs chants, l'animent du son de leurs derboukas, de leurs tambours de basque. D'autres fois c'est un marchand juif qui s'est arrêté à la porte et leur fait offrir ses rubans, ses soieries, ses indiennes et sa patience. Les pièces passent de main en main; on les déroule, on les drapé, on les chiffonne impitoyablement; bien heureux s'estime le descendant de Jacob s'il parvient, à force d'astuce, de protestation et de persévérance, à placer quelques pies de sa marchandise. Si l'on entame un sujet plus sérieux, celui du renchérissement des denrées, c'est alors un concert de lamentation. Les édentées, au chebraillant, à la crièrière garance, qui ont le privilège d'être les respectabilités de la maison, comme aux États-Unis les old ladys, prennent au débat une part très-active et infiniment chevrotante. Elles retracent les heureux temps d'autrefois, où l'on donnait cent oranges pour un mouzonne, un mouton pour un boudjou. Enfin, les provisions d'hiver sont un texte non moins inépuisable de théories savantes.

Pendant tous ces débats, les jeunes femmes s'entretiennent préférablement de parties de plaisir à l'état de projet. C'est la nocé d'une telle, fille d'une telle, nièce d'une telle, avec un tel, fils d'un tel, petit fils d'un tel. Ce sont les fiançailles de celui-ci, les relevailles de celle-là. Puis viennent les causeries graveleuses; la réputation plus ou moins complète du mari d'Hanifa, du mari de Beya; la renommée fâcheuse de Kaddour, qui dit-on, est ensorcelé, sa pauvre femme est bien malheureuse!

Nous pas erons sur d'autres détails qui nous conduiraient sur un terrain trop glissant.

Les hommes sont parfaitement étrangers à tous ces gais passe-temps. La gravité qu'ils doivent affecter et qui du reste est assez dans leur naturel, les empêcheraient de s'y associer, alors même que la présence d'étrangers ne le leur interdirait pas formellement. Ils sont donc relégués dans leur chambre, occupés de quelque lecture morale ou bien en station contemplative dans la boutique d'un ami.

Huit heures sonnées, chacun se retire et vous aussi. Le lendemain, c'est exactement à recommencer.

Nous avons dit que la loi permettait aux Musulmans d'avoir plusieurs femmes et qu'il était bien peu d'entre eux qui profitassent des bénéfices d'une telle élasticité législative; c'est que les dépenses qui résulteraient de leur entretien seraient considérables, et que d'ailleurs il serait

difficile de maintenir la bonne harmonie entre elles. Leurs prétentions, leurs plaintes seraient un sujet constant de désagréments pour le mari.

Dans la classe moyenne de la population, quelques jeunes mauresques se rendent sans beaucoup de scrupule aux insinuations galamment perfides de nos compatriotes. Il ne faut pour cela que beaucoup de patience, une maison dans les hauts quartiers et une bonne langue-vue. Dans un cercle plus élevé ces intrigues sont rares; car dans un pays où les femmes ne sortent jamais seules, où l'entourage de la famille est presque incessant, ces aventureuses entreprises ne présentent pas toujours une sécurité engageante.

C'est une erreur de croire que les bains publics peuvent fournir des lieux à rendez-vous; ils leur servent tout au plus de prétexte: c'est plutôt par l'entremise d'une tierce personne que se noue la majeure partie des intrigues galantes. A Alger il ne manque pas de ces juives qui portent dans les maisons mauresques des étoffes précieuses, des bijoux et des colifichets. Sa plupart de ces femmes sont des diplomates par les mains desquels passent toutes les affaires de ce genre.

La stérilité des femmes est en quelque sorte un opprobre et un cas de divorce. Placée sous l'influence de cette idée, qu'une telle bizarrerie de la nature dénote chez elles une imperfection humiliante, les Mauresques ont recours à des breuvages irritants pour s'en guérir.

Elles nourrissent toutes leurs enfants; de cette louable habitude résultent sans doute pour elles des nuits plus pénibles, mais elles en sont bien dédommagées par la santé qu'elles conservent et par celle qu'elles transmettent à leurs descendants.

Ainsi donc, plaire à son mari, soigner ses enfants, s'occuper beaucoup de sa parole, donner des ordres à ses négresses, prendre du café, recevoir ses amies, écouter quelques prédictions de *ghézans* (sortes de bohémiennes), tels sont les obligations et les plaisirs d'une mauresque.

Quelquefois, pour varier l'uniformité de cette existence, elles vont passer plusieurs jours à la campagne, ou leur plus grande jouissance est de s'ébattre sans contrainte à l'abri de regards importuns sur de vertes pelouses, sous de frais ombrages, d'y cueillir des fleurs, de préparer quelques mets et de chanter, au son des instruments, quelques couplets d'amour.

TH. ROLAND DE BUSSY et ALPH. ROUSSEAU.

---

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.